

UNE VIEILLE FILLE

Elles étaient à cet âge où les goûters sous la charmille ont remplacé les dinettes, non sans avoir gardé avec elles une lointaine ressemblance.

— “ Dis, Laure, voudrais-tu rester vieille fille ? ”

— “ Oh ! quelle idée ! ” répondit la rose et blanche filette ainsi interpellée et dont on célébrait les quinze ans ; “ plutôt mourir ! ”

— “ Et vous, Charlotte ? ”

Ainsi lancée, la question comme le *corbillon* des jours de pluie, fit le tour de la société, et chacun, ou plutôt chacune de répondre par un *Non* ! bien accentué.

— “ Me vois-tu, ” disait l'une, “ avec trois chats et autant de perroquets ? ”

— “ Et moi donc ? j'aurais une volière, une ménagerie et un jardin d'acclimatation. Je ferais fuir tous les voisins avec les cris de mes commensaux, si bien que les compagnies de déménagement me voteraient des remerciements par acclamation ! ”

— “ Oui, mais les propriétaires ?... ” lui fut-il répondu en riant.

— “ Pour moi, ” interrompit l'oracle de la compagnie, une sentimentale brunette de dix-sept ans, “ ce qui m'effraierait dans cette existence contre nature, ce serait de ne plus sentir battre mon cœur. Car, outre le ridicule que méritent si bien les vieilles filles, elles ont ce défaut terrible : elles n'ont plus rien là, tout est mort et desséché. ”

Il advint que le vieil oncle Robert rôdait dans le jardin en quête d'une fleur digne de parer les quinze printemps qui rayonnaient sur le front charmant de sa nièce.

L'oncle Robert était le don Quichotte moderne de tous les abus et de tous les préjugés. C'était le grand redresseur de torts de notre époque, et, signaler une injustice ou à la réparer, était pour lui cas de conscience.

Mais comme sa charité s'étendait du coupable pour lequel il admettait toujours des circonstances atténuantes, à la victime avec laquelle il semblait faire cause commune, tout le monde l'aimait, lui et son franc parler.

Or, par aventure, l'oncle Robert entendit l'exclamation de mademoiselle Cécile, et, s'approchant avec le peu d'agilité que lui laissaient de nombreux rhumatismes, il s'écria :

— “ Qu'ai-je entendu ? Est-ce bien vous, Cécile qui médisez de la sorte ? ”

— “ Moi, Monsieur ? ” reprit la jeune fille rougissante et se levant pour lui offrir un siège, “ je serais bien fâchée de médire. ”

— “ Je le sais, je le sais, ma chère enfant. Mais cela rassemblait beau-

coup à la calomnie. Que savez-vous du cœur d'une vieille fille, vous qui en avez un tout neuf, que rien n'a encore fait saigner ? Savez-vous ce qu'il faut de souffrance, d'ingratitude, de mépris, d'abandon pour flétrir et dessécher un cœur aussi palpitant que le vôtre ? Et qui osera dire qu'il soit mort ? L'œil voit-il circuler sa sève sous l'écorce ? Mais en ce jour de fête une mercuriale serait déplacée, ” ajouta-t-il en caressant la petite main que Laure avait posée sur son bras, “ une histoire ferait mieux votre affaire, n'est-il pas vrai ? ”

— Oh ! oui, une histoire !

— Merci, oncle Robert !

— Que vous êtes bon !

— Que tu es gentil !

Ces exclamations partirent de tous côtés puis ce fut un petit tumulte de chaises pressées les unes contre les autres, car toutes voulaient voir le narrateur pour mieux écouter, disaient-elles, bien qu'ils leur répétaient avec cette douce raillerie qui ne mesied point aux vieillards :

— Laissez, laissez donc, enfants, mes paroles n'ont point de coaleur.

— Enfin tout le monde se trouva casé, les coudes se touchèrent, tous ces frais visages se tournèrent vers le vieillard, comme vers le soleil les branches fleuries de l'héliotrope, et l'oncle Robert commença son récit.

— J'ai connu autrefois une famille charmante. Il y avait trois enfants. Les deux aînées, dont je parlerai d'abord, étaient jumelles. J'ai rarement vu créatures plus *frêles* et plus *douces* ; faire plaisir était pour elles synonyme de vivre. Vous dire combien elles étaient aimées est impossible, il faudrait savoir d'abord combien elles étaient aimables. Belles et distinguées, elles grandirent choyées de tous. Bien avant leurs dix-huit ans elles étaient recherchées en mariage par les plus honorables partis. Mais le père n'avait pas encore pu se décider à se séparer d'aucun de ses trésors, lorsqu'il mourut, frappé d'apoplexie, laissant à sa veuve une succession fort embrouillée, et, outre ses deux filles, un garçon à élever.

Vers cette époque, un bel officier s'était épris de Marie, l'une des sœurs, elle le trouvait si séduisant dans son brillant uniforme, si gracieux à la danse, si spirituel lorsqu'il lui parlait fêtes, parades et revues, que sa vive imagination lui prêtait toutes les qualités les plus désirables. Elle l'aimait donc pour ses dehors éblouissants et chevaleresques.

Louise, la seconde, éprouvait un tel besoin de répandre autour d'elle un peu de cette tendresse dont son âme débordait, qu'elle recherchait tous ceux à qui on refuse l'affection pour leur en faire part. A l'inverse de bien des femmes, qui prétendent avoir trop

de cœur pour supporter la vue de la souffrance ; elle se tournait de préférence vers tout ce qui est isolé, vers tout ce qui pleure.

Dans ces dispositions, elle visitait fréquemment une dame paralytique, ancienne amie de la maison, que son irritabilité d'humeur rendait assez solitaire. Il n'y avait guère que Louise dont la vue lui fut toujours agréable. Elle l'appelait son rayon de soleil et lui faisait essuyer moins de boutades qu'à tout autre.

Au bout de plusieurs mois, la jeune fille rencontra souvent au chevet de Mme Gaspard un neveu de celle-ci ; et comment ne pas remarquer les soins bienveillants, les attentions délicates que l'étranger prodiguait à la malade ?

Parfois, on échangeait quelques paroles. Louise apprit ainsi qu'il était orphelin et que rien n'avait pu combler le vide que la mort successive des divers membres de sa famille avait fait dans son cœur. Il avait cherché à suppléer par le travail aux affections manquantes, et il achevait à Paris de sérieuses études médicales. Mais rien n'y faisait, et son attachement pour sa vieille tante accariâtre provenait d'une ressemblance physique qu'il lui trouvait avec sa mère.

Il n'avait ni brillant uniforme, ni position déterminée, et pourtant la jeune fille finit par l'aimer bien autrement que Marie son bel officier. Ce qu'elle aimait en lui, c'étaient ses qualités, l'élevation de son esprit, la droiture de son jugement et jusqu'à la pâleur mate que des veilles studieuses avaient imprimées à son visage.

C'était venu tout naturellement. Aucune explication n'avait eu lieu. Ils s'étaient compris. Pourquoi donc tremblait-il en lui ouvrant la porte, et rougissait-elle de plaisir lorsqu'elle entendait son pas ? Pourquoi son regard étincelait-il lorsqu'elle parlait et trahissait, à son insu, les trésors de candeur, de courage et d'abnégation que renfermait son cœur ; et d'où lui venait, à elle, cette expansion qu'elle trouvait malgré sa réserve timide ?

A continuer.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an	\$0.50
Six mois	0.25
Un numéro	0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,
170 $\frac{1}{2}$ rue Sparks, Ottawa